

QUIMPERLÉ

---

De la Voie Romaine

au

Viaduc

---

Anne BRILLET  
Professeur d'Histoire

---

EN VENTE dans les Librairies de QUIMPERLÉ  
et chez l'auteur 8, Avenue Victor Hugo, QUIMPERLÉ S 29



## A mes Lecteurs

---

Je crois être utile en présentant cette modeste brochure consacrée au passé de notre ville, QUIMPERLÉ :

### De la Voie Romaine au Viaduc

Les ouvrages plus savants de Dom PLACIDE LE DUC ou de P. Hersart de la VILLEMARQUÉ sont devenus introuvables, et le public s'intéresse de plus en plus à l'histoire... Pourquoi les Quimperlois n'aimeraient-ils pas évoquer le passé de leurs ancêtres ?

Certes, le nom de QUIMPERLÉ ne figure pas dans nos manuels à côté d'une date de bataille ou de traité ; nos souverains, d'*Anne de Bretagne à Napoléon III*, n'ont fait que la traverser, ses habitants semblent avoir été gens paisibles qui ont préféré le négoce à la lutte (en 1680 les pierres de leurs murailles ont servi à l'achèvement des quais...) et le plus célèbre de leurs grands hommes est un poète nostalgique, *Brizeux*.

Cependant, notre petite ville a entendu l'écho de tous les grands événements, elle est de ces cités où, en apparence, il ne s'est rien passé mais qui font le tissu de l'histoire. J'ai voulu montrer comment nos ancêtres ont travaillé, souffert, prié, discuté, sous la crosse de leurs abbés, sous le sceptre des ducs ou des rois, comme au temps où Blancs et Bleus s'affrontaient au nom du Sacré-Cœur ou de l'Être Suprême... puis comment Quimperlé s'est ouvert au monde moderne... j'ai essayé d'évoquer la vie des humbles mangeurs de galettes et de pain noir comme celle des grands héros de la Cité.

Certes, je n'ai pu tout dire dans les dimensions restreintes de ce petit ouvrage ; d'autre part, j'ai négligé, volontairement, certaines questions traitées avec compétence par d'autres auteurs : c'est ainsi que je me suis bornée en général à l'histoire de la ville et que j'ai négligé l'étude

de ses monuments. Pour la description de l'église Sainte-Croix on pourra consulter :

VISITE DE L'ÉGLISE ABBATIALE DE QUIMPERLÉ

par M. KERVRAN (chez l'auteur : REVIVRE, 18 bis, rue Savary).

La Société archéologique a édité récemment :

SAVINA-QUIMPERLÉ AUTREFOIS

livre consacré surtout à l'époque révolutionnaire ; on y trouve aussi de précieux renseignements sur l'histoire des écoles. J'ajoute que les œuvres de BRIZEUX dont j'ai cité des passages sont éditées chez LEMERRE - PARIS.

La nouvelle revue de BRETAGNE (hélas disparue !) contient des articles fort intéressants, en particulier de M. LE GOAZIOU et de M. OGES, l'érudite vice-président de notre Société Archéologique. J'ai puisé, chez ces auteurs, de précieux renseignements.

Mais surtout, je me suis plongée, pour écrire cet ouvrage, dans les ARCHIVES de la MAIRIE. Nous avons le bonheur de posséder, en effet, à Quimperlé, le compte-rendu de nos *Conseils de ville* du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours et les registres d'*Etat Civil* depuis la Révolution.

Dans ces papiers jaunés, à peine déchiffrables parfois, le passé renaît, ce passé à la fois si lointain et si proche !

Je tiens à remercier, de leur complaisance, Monsieur le Maire, Monsieur le Secrétaire de Mairie et ses employés.

Puisse ce modeste ouvrage donner aux Quimperlois davantage encore d'attachement à leur si jolie ville ; elle pourrait dire comme la Cité d'Anatole France :

« Voyez, je suis vieille mais je suis belle, mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours et des clochers, je suis une bonne mère, j'enseigne le travail et tous les arts de la Paix... pensez en moi pour penser au-delà de vous-mêmes. Regardez cette fontaine, cet hôpital que les pères ont légués à leurs fils, travaillez pour vos enfants comme vos aïeux ont travaillé pour vous. Chacune de mes pierres vous apporte un bienfait et vous enseigne un devoir. Songez à l'avenir. Vos fils sauront quels bijoux vous aurez enchâssés dans ma robe de pierre. »

A. BRILLET,  
Professeur d'histoire.

Le dessin de la couverture est de Chantal PEOCH.



## QUIMPERLÉ

### SITUATION ET SITE

QUIMPERLÉ, aujourd'hui centre agricole et touristique de 11.000 habitants, fut jadis, en Bretagne, une importante cité. Elle est née au creux d'un vallon, entre des collines boisées, au confluent de deux rivières, l'Issole et l'Ellé, qui s'unissent pour former la Laita, au point extrême atteint par la marée. Le flux amena et le reflux emporta moines civilisateurs, Normands pillards et marchands d'Espagne ou d'Angleterre.

C'est à cet endroit que s'établit la VOIE ROMAINE, et le gué qu'elle empruntait serait, d'après certains, à l'origine du premier nom de la ville, ANAURROT, « le gué d'or » ; il est plus probable que le nom signifie en vieux celtique les deux gués : « an daou rod ».

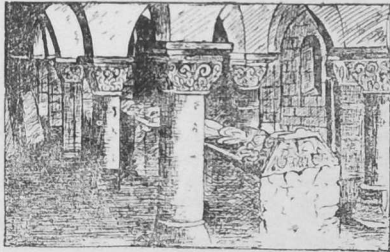
### Les Vieilles Légendes : St Guthiern St Gurloès

Les anciennes chroniques nous disent que saint GUTHIERN, prince de Grande-Bretagne, eut, dans un combat, le malheur de tuer le fils de sa sœur qu'il avait pris pour un ennemi ; il décida de vivre désormais dans la pénitence et la solitude, et, après avoir passé quelque temps à Groix, il installa son ermitage dans la langue de terre située entre l'Issole et l'Ellé ; de pieux anachorètes se joignirent à lui, adoptant, dans leurs petites huttes de roseaux, la règle de saint COLOMBAN. Mais, en cette époque de famine et de guerre, bientôt, des fugitifs se mirent sous la protection des solitaires ; une petite agglomération naquit, on consacra le lieu d'asile — *le miniby* — et la ville grandit entre ses deux rivières cernées par les



bois. Sa richesse attira bientôt les farouches Vikings ou Normands établis à Noirmoutier et ils razzèrent la pieuse cité... les ronces et la forêt reprirent possession du sol, les bêtes sauvages piétinèrent le Saint Lieu...

Le Comte de Cornouaille, ALAIN, un des successeurs du roi GRADLON, y venait poursuivre les sangliers. Là se trouvait son château, sans doute de peu d'importance. Ce « Castellum » était probablement situé sur la butte de Bel-Air (aujourd'hui emplacement du Collège), site classique d'un château fort et d'où l'on pouvait voir l'ennemi surgir dans les méandres de la rivière. C'est dans ce château d'ANAUROT que, nous dit la légende, il fut pris d'un mal étrange : « n'espérant plus rien des hommes, il se tourna vers Dieu... et alors il vit une Croix d'Or descendant du ciel qui se posa sur sa bouche et ses yeux ». On cria au miracle et, sur les conseils de sa femme Judith et de son frère, l'évêque de Quimper, il offrit ANAUROT aux Bénédictins de REDON... désormais la ville, qu'on appela KEMBERLE — le confluent de l'Ellé — renaquit sous la crosse. Le Comte Alain CAINART, le premier donateur, y aurait reposé à côté du premier abbé, saint GURLOES, dont le tombeau est resté jusqu'à notre époque un lieu de pèlerinage ; passez sous sa pierre tombale avec le cœur pur et la foi, vous serez soulagé de maux de tête et de rhumatismes, les enfants débiles marcheront, les démons seront exorcisés...



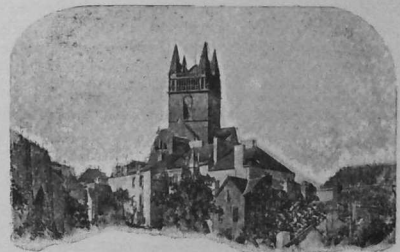
Tombeau de St Gurloès

A la suite de diverses donations, l'Abbaye devint une des plus puissantes de Bretagne : son domaine s'étendait sur les rives droites de l'Ellé et de la Laïta jusqu'à la forêt de CARNOET, et de BAYE à LOGUIVY... Elle possédait, en outre, des terres dispersées dans toute la Bretagne dont la plus importante fut quelque temps GUEDEL (Belle-Ile) ; de plus, les moines exploitaient les cinq ou six moulins de la ville (moulins à farine et à foulon) et avaient le droit exclusif de pêche à une époque où truites et saumons abondaient (ils construisaient des barrages : pêcheries ou gorrets). Vrais seigneurs féodaux, ils avaient les droits de haute justice, frappaient monnaie, levaient la taille, les droits sur le sel, les vins et surtout sur les denrées des foires et marchés qu'ils établirent sur la colline Saint-Michel voisine.



## L'Histoire de l'Abbaye est désormais liée à celle de la Ville

Les religieux, riches et puissants, firent de magnifiques constructions : l'église romane Sainte-Croix surtout, dont la belle crypte date de 1029. Ils attirèrent seigneurs et bourgeois, les premiers s'installant dans la rue Brémont-d'Ars actuelle (jadis rue du Papegai, rue Plommée, rue Pavée, puis rue du Château) ; les marchands bâtirent près du port, tandis que la grand'route longeait les murs de l'Abbaye, traversait l'Ellé sur le Pont Fleuri et gagnait Hennebont par le faubourg du LOVIGNON...



La « HAUTE VILLE » resta longtemps à demi-rurale ; là, les nombreux cabarets retentissaient de clameurs en breton, les jours de foires dont les dates n'ont pas changé. Sur la place, deux églises toutes proches : Saint-Michel, détruite au XVIII<sup>e</sup> siècle, et Notre-Dame (l'église actuelle) près de la chapelle Saint-Laurent. Selon l'usage, églises, cimetière, marché se côtoyaient. Les ducs de Bretagne, grands chasseurs, avaient près de là une maison de campagne et un chenil (d'où le nom de rue aux chiens, aujourd'hui rue Génot). Jean V, surtout, se plaisait à Quimperlé ; bienfaiteur de l'église, il est représenté, au porche Nord, sous les traits de saint Michel, en habit de chevalier. Son tombeau se trouvait jadis chez les Dominicains du Bourgneuf.

Mais dans cette ville paisible LES ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE ALLAIENT JETER LEUR TROUBLE.

Des famines, des inondations, les ponts rompus par le flot, mais aussi, terreur promise par l'Apocalypse, LA GUERRE.

— C'est d'abord la guerre de SUCCESSION DE BRETAGNE qui opposait au XIV<sup>e</sup> siècle, les Montfort et les Penthièvre... QUIMPERLÉ, comme beaucoup de villes de Basse Bretagne « *tenait pour Montfort* » et elle fut assiégée tour à tour par les reîtres des deux partis comme sa voisine HENNEBONT. En 1373, DUGUESCLIN l'investit — était-il comme on l'a dit établi sur la butte de KERBERTRAND ? — La ville résista peu, malgré les murailles construites par les moines le long des rivières et du fossé qui joint encore, rue Brémond-d'Ars, l'Ellé et l'Isolé dans leur partie la plus rapprochée.

— Avec LA LIGUE, ce fut plus terrible encore. Le chroniqueur de cette époque nous conte comment les habitants de QUIMPERLÉ furent surpris par les troupes du prince de Dombes :

« Au mois d'Avril 1590, les ennemis vinrent de nuit, arrivant entre minuit et le point du jour pour faire leurs approches ; ils laissèrent secrètement leurs chevaux et arrivèrent à pied, sans faire aucun bruit, jusques à la porte du côté de Vannes ; ils y appliquèrent des pétards. Il y avait une sentinelle sur la muraille qui entendit quelque bruit et demanda deux ou trois fois : « Qui va là ? » - et l'autre répondait « Ami ». La sentinelle, croyant que c'était quelqu'un du faubourg qui faisait ses nécessités de nature, ne donna pas l'alarme. »

La porte est enfoncée, la ville pillée, les filles et les femmes enlevées, les bourgeois pris à rançon.

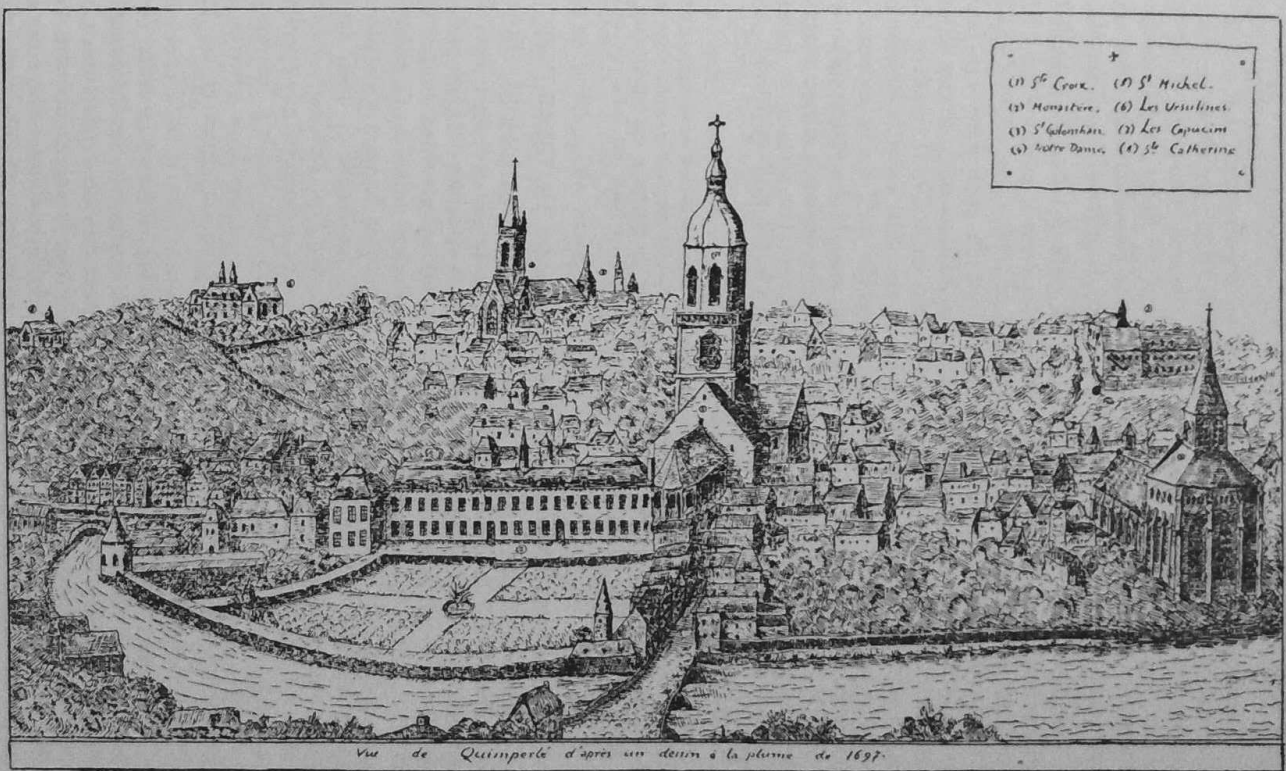
En 1598, nouveau malheur : la peste, qui récidive en 1623. C'est sans doute à cette occasion que la ville fit le vœu de conduire tous les ans en procession, une délégation des habitants vers la chapelle de SAINT-ROCH en Moëlan... à pied et en chantant des cantiques ! Les Quimperlois sont encore fidèles à la promesse ancestrale...

Mais entre tous ces maux, la ville renaissait, les foires prospéraient, le port recevait des vins de Bordeaux, envoyant en Espagne ou à Nantes du grain, des toiles, du poisson salé.

En même temps d'AUTRES MONASTÈRES S'ÉTABLISSAIENT.

Ce furent d'abord les DOMINICAINS au XIII<sup>e</sup> siècle, protégés par Blanche de Champagne, fille de Thibault le poète, et duchesse de Bretagne par son mariage avec Jean LE ROUX. Les ducs donnèrent au nouveau couvent, sur la rive gauche de la Laïta, donc hors du domaine des Bénédictins, dans la « Terre de Vannes », des biens, des bois et, chose précieuse à cette époque, des droits de foires. Saint Vincent FERRIER vint y prêcher ; des bourgeois, des marchands s'établirent sous la protection de « l'ABBAYE BLANCHE ». On construisit un pont qui fut la source d'un long procès entre les Bénédictins et les Jacobins ou Dominicains ; mais une nouvelle ville était née avec ses transactions, son port, sa route, sa juridiction. C'est aujourd'hui le quartier du BOURGNEUF.

Les Bénédictins devaient avoir encore d'autres rivaux : les CAPUCINS. On avait, dans les milieux populaires, bien des sympathies pour ces religieux plébéiens prêts à retrousser le froc pour combattre un incendie, ramasser des simples pour les malades ; on aimait bien ces fils de Saint François qui parlaient breton ou patois avec une éloquence triviale. L'un





d'eux prêcha si bien, en 1624, au carême, que les bourgeois l'encouragèrent à s'établir à Quimperlé; mais cela n'alla pas sans mal devant l'opposition des Bénédictins et de l'Evêque. Enfin tout s'aplanit et les frères installèrent leur enclos près de l'actuelle Place des Ecoles, tandis que « la mère des Capucins », leur servante, vivait à l'écart, là où se trouve le presbytère de la rue Langor.

Pendant ce temps, les Bénédictins se transforment. La pieuse et riche maison se ruine par suite de la COMMENDE; les abbés se contentent de toucher les grasses prébendes comme *Odet de Châtillon*, bientôt chef protestant, ou le fameux *Cardinal de Retz*. L'esprit mondain se répand, on boit, on joue et on ne distribue plus d'aumône... les taxes deviennent de plus en plus lourdes malgré la *réforme de Saint-Maur*.

Un abbé cependant, lettré et pieux, accepta de résider et reprit les antiques traditions, Guillaume CHARRIER, qui eut le mérite d'être l'hôte accueillant de LANCELOT, le maître de RACINE. Claude LANCELOT, le célèbre janséniste, l'auteur du fameux livre de grammaire « *le Jardin des Racines Grecques* », fut placé par Louis XIV — nous dirions aujourd'hui en résidence surveillée — à Quimperlé en 1679. Il devait y vivre jusqu'à sa mort en 1695, et son tombeau se trouvait, avant la Révolution, dans l'église Sainte-Croix, sous le Christ habillé qu'il aurait rapporté de Port-Royal. On possède sa correspondance avec le Janséniste Monsieur HAMON (aux pieds duquel, on le sait, Racine demanda d'être enterré). Dans ses lettres, LANCELOT accepte son sort avec sérénité et indique ce qu'est sa vie : des lectures, des pèlerinages aux églises, des promenades à pied. Certains détails font sourire aujourd'hui :

« L'air y est bon, les eaux excellentes, le flux et le reflux purge de bien des choses et, quoique la rivière soit petite, elle ne laisse pas, dans ses marées, de porter des barques de 40 tonneaux, la pêche y est admirable, le poisson excellent, de sorte que c'est être trop bien pour un religieux qu'on veut humilier... »

C'est à cette époque aussi que s'installèrent les URSULINES.

Claude de KEROUARTS, d'une noble famille de Lannilis, vint, de son couvent de Tréguier, à Quimperlé avec quelques religieuses; les bourgeois auraient préféré des Augustines hospitalières et songeaient, comme le bonhomme Chrysale, que l'instruction est bien inutile aux femmes. Mais, protégées par Henriette de France, reine de Grande-Bretagne, aidées par l'évêque de Quimper, les pieuses femmes s'installèrent au Gorréquer, puis à BEL AIR, où la clôture fut établie en 1667 tandis qu'on construisait la chapelle dédiée à *N.-D. des Sept Douleurs*. Le couvent devait se développer, diriger l'éducation des « *démouilles* » (pendant que Madame de Maintenon fondait Saint-Cyr) sans oublier les œuvres de charité : à côté du couvent on donnait aux petites filles pauvres, en même temps que la nourriture spirituelle, celle du corps et on leur apprenait à coudre et à broder.

A la veille de la Révolution, la ville compte peut-être 6 ou 7.000 habitants; certes, elle est toute bruisante des cloches de ses Monastères, mais elle accueille, dans son port, les chasse-marée de l'Atlantique; ses foires attirent Bretons et Normands, tandis que ses gentilshommes de la rue du Château se reçoivent au temps de la « *douceur de vivre* »... Tous se réjouissent lorsque sonnent à toute volée les cloches célébrant la victoire de DU COUEDIC dont la jeunesse s'est déroulée au manoir de LÉZARDEAU : en 1779, il détruit avec sa SURVEILLANTE, la

frégate anglaise, LE QUÉBEC, et après le combat montre son humanité en sauvant l'équipage ennemi; mais il décède bientôt de ses blessures en 1780, en laissant par testament, « à la paroisse de mon enfance de quoi babiller tous les ans dix pauvres le jour de mon saint patron ».

Mais d'autres combats se préparent avec la TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE.

*Du 1<sup>er</sup> floréal l'an 2 de la république une et indivisible*  
*Liberté, Egalité, Fraternité*  
*vive la Montagnole République*

Quimperlé vibra pour le Roi ou pour la République, souffrit de la disette, mais rares furent les scènes de violence.

La Révolution est d'abord bien accueillie; on arbore la cocarde tricolore, on bénit les drapeaux des nouvelles troupes, on crée une garde nationale; des incidents s'élèvent cependant avec la noblesse dont certains membres refusent d'assurer le guet et bientôt partent en émigration ou se réunissent dans les bois « *sous prétexte de chasse* » dès 1792. Dans cette ville de monastères, la vente des biens du clergé se passa sans incidents, moines et religieuses partirent pour l'Espagne ou l'Angleterre ou se terrèrent en Bretagne.

A moins qu'ils pactisent avec l'ordre nouveau comme Pierre DAVEAU, un personnage original. Né à Tours en 1751, prêtre en 1777, Daveau était un des cinq religieux résidant encore à Sainte-Croix en 1790; il prêta serment, instruisit les enfants, dirigea les cérémonies religieuses et patriotiques, fut quelque temps maire de la ville en pleine Terreur.

Le 14 Juillet 1790, Quimperlé, qui, avec Pontivy, avait préparé la Fédération, voit se dérouler sur la Place ROYALE — pardon, Place de la Fédération, plus tard Place Nationale — une fête magnifique : « *l'autel de la Patrie était surmonté d'un obélisque à quatre faces décoré des emblèmes de la Force et de la Liberté, entouré de 4 colonnes garnies de verdure avec deux urnes où brûlait l'encens* ». Ce reposoir d'un nouveau genre « *avait été décoré, les deux jours précédents, par les dames citoyennes de la ville, travail qui fait autant d'honneur à leur goût qu'à leur patriotisme* ». Et DAVEAU fit, après le Te Deum, un magnifique discours où il exprimait « *les doux transports de la joie la plus pure* »; c'était un fin lettré, en même temps qu'un bon vivant (il fréquentait les cabarets de la ville avec son ami Théophile LAENNEC, Juge au tribunal, père de René, le fameux médecin né à Quimper en 1781); Elu, en pleine Terreur, maire de la ville, il dut, sous la pression du représentant en mission Jeanbon Saint-André, remettre, en même temps que son écharpe, ses lettres de prêtrise, mais avec quelle dignité !

« Si je dépose provisoirement mes lettres de prêtrise, c'est le représentant du peuple qui m'y contraint, je déclare ne pas renoncer à mes fonctions sacerdotales, je jure même que je ne m'écarterai jamais des principes de la religion chrétienne dont je suis vivement et sincèrement pénétré et selon lesquels je veux vivre et mourir. »

Daveau devait cependant bientôt revenir à la surface : il était en 1801 secrétaire de la nouvelle sous-préfecture et, après le Concordat, fidèle à sa promesse, il reprenait le froc comme vicaire à Brest où il s'éteignait sous l'Empire.

En 1790, l'évêque de Quimper, CONEN de SAINT-LUC, avait avant de mourir, blâmé la *CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ* et ses prêtres l'avaient en général suivi ; dès 1791, les incidents se multiplient dans les églises de Quimper où prêtres et nobles protestent et se concertent, ce qui inquiète la municipalité : « *le fanatisme des prêtres trompeurs ou trompés réunis au grand nombre de mécontents, affiche si impudemment leur aristocratie qu'il y a lieu de craindre une insurrection plus funeste que celle qui vient d'avoir lieu à Vannes* », et on décide un contrôle sévère de la chasse, des attroupements, des voitures, on impose le livre portant la liste des clients aux logeurs, aubergistes et loueurs de chevaux, on va jusqu'à fouiller les postillons qui transportent clandestinement des lettres.

Les CLUBS s'organisent dès avril 1791, à l'instar de Paris, et celui des *Jacobins* deviendra très actif, dénonçant dès le 22 avril 1791 le recteur réfractaire de Saint-Colomban qui défend la population ; si on achève de démolir la vieille église Saint-Michel, c'est pour que les pierres éparses ne servent pas d'armes offensives aux paysans ! — A Quimperlé, comme souvent dans l'Ouest à cette époque, les questions religieuses sont à l'origine des guerres civiles. —

Mais ces malaises naissent aussi de la misère, comme le constate le registre de la Municipalité le 2 février 1792 : « *le pauvre est sans pain, l'artisan sans ouvrage, le numéraire paralysé et la suppression des communautés religieuses, l'émigration des cy-devants privilégiés ont aggravé la situation* » — Les municipaux tentent cependant de trouver une solution car l'émeute gronde : dès 1789, les marchands de grains qui veulent exporter leurs denrées ont manqué d'être assommés : un chasse-marée, la *Marie Françoise*, partant pour Bordeaux, n'a pu quitter le port ; le conseil de ville s'est interposé, a acheté le seigle, l'a vendu à un prix fixé et offert 12 livres d'indemnité au capitaine de la barque... mais la situation s'aggrave : les assignats sont refusés au marché, de faux assignats circulent, la ville crée une monnaie, « les billets de confiance », les paysans n'osent plus se rendre sur les places car ils sont assaillis, on prend, on casse les œufs, on ne paie pas... Les marchands doivent afficher leurs réserves (le font-ils ?) et distribuer des quantités de denrées limitées (par exemple une livre de chandelle par ménage), on perquisitionne, et quelle joie quand on peut découvrir des réserves cachées, comme au château de Keblen, chez — circonstances aggravantes — « *des cy-devants nobles, parents d'émigrés* » ! on a recours à l'huile de baleine, on distribue une livre de blé noir par tête et par habitant, et bientôt la ville réquisitionne elle-même des boulangers qui distribuent du pain gratuitement aux indigents ; mais personne ne se présente : les ennemis de la République prétendent que ce pain est fait de chaux et de crottes de rats mélangées et, malgré la nomination d'experts boulangers autres que les fabricants, le malaise ne s'apaise pas.

La prison chez les « *cy-devant Ursulines* » ne désemplit pas : parents d'émigrés « *toujours présumés soupirer après le rétablissement de l'Ancien Régime* », femmes qui ont caché des prêtres réfractaires, d'autres accusées de « *fanatisme religieux* » comme la sœur du curé de Tréméven. Certains s'évadent, le géolier complice est à son tour mis en prison. On entasse aussi la horde des prisonniers en marche vers le Tribunal de Paris, étape vers la mort... Cependant, rares furent les victimes Quimperloises, comme ce malheureux CUNY dont M. SAVINA (QUIMPERLÉ AUTREFOIS) nous relate l'histoire ; en revanche, à BANNALEC, de pauvres jeunes gens, ayant voulu protester contre la levée des troupes et déraciné un arbre de la Liberté, sont conduits à Paris devant le terrible Fouquier-Tinville ; ils ne pourront même pas ébaucher une défense, ne sachant que le breton.

C'est en breton aussi, qu'un jour de marché, Silvestre Le Naour, chef de ménage, crie « *Vive le Roi* », sur la place aux porcs ; mais — manque de chance — il est surpris par deux fusiliers de la 1<sup>re</sup> compagnie. Le pauvre homme le lendemain déclare « *ne se souvenir de rien car il était ivre* »...

La ville se trouve à la frontière de la CHOUANNERIE et l'on multiplie les soldats et la défense : des troupes de ligne, quatre canons, quatre postes défensifs ; un au Gorréquer près de « *la cy-devant chapelle* », un rue Ellé près du Pont, deux rue Mellac... on installe 12 réverbères, on organise le couvre-feu, les cartes de civisme, la malle poste de Lorient à Quimperlé circule accompagnée de troupes en armes ; les patriotes ne peuvent rester dans le domaine des chouans où, comme à GUILLIGOMARCH, on assassine le curé constitutionnel : la ville est le refuge des instituteurs, des juges de paix, de tous ceux qui se sont compromis pour la République. Des audacieux osent cependant opérer des arrestations dans le pays chouan, comme cet officier, le *citoyen GANTEAUME*, qu'on célébra ainsi lors de son départ en Thermidor an III (peut-être y eut-il quelque exagération due déjà à la chaleur communicative du banquet) :

« Il s'est montré, sans être cruel, l'ennemi des aristocrates qu'il a réduits à l'impuissance de nuire. Il a concouru à purger ce district et ses environs de prêtres fanatiques : à QUERRIEN, quatre de ces fléaux de la tranquillité publique se faisaient garder jour et nuit. Que fit G. ? Ce 8 septembre 1792, une veille de fête, à une heure après-midi, à la tête de deux gendarmes seulement, il saisit à table les fanatiques, les pousse à pied, mais le peuple rassemblé est en rumeur, les uns couraient sur eux, d'autres au clocher pour sonner le tocsin. G. arme ses pistolets et somme aux prêtres de prévenir le peuple que s'il ne s'arrête et que s'il a le malheur de donner un seul coup de cloche, ils les verraient tomber sous leurs coups... et tous s'arrêtaient ! »

Quimperlé, à la frange du pays chouan, est un *hôpital militaire* : seize jeunes soldats y meurent entre l'an III et l'an V de blessures reçues dans les embuscades des chemins creux, à moins qu'on les retrouve, comme un de leurs camarades, noyé dans la rivière, « *le sabre au côté* »... Mais on sait les venger : le 13 Brumaire an IV, un jeune noble, « *Alexandre Marie POULPIQUET* », dit « *SANS QUARTIER* », né à Quimper, âgé d'environ dix-huit ans, « *est exécuté en vertu d'un jugement militaire* » et quelques jours après, c'est le tour d' « *Augustin du PAYS du GUILY* », dit « *Va de Bon Cœur* », né à Moëlan, passé par les armes sur « *la Place au Soleil à l'heure de midi* »...

En l'an IV, on arrête aussi un prêtre, Clech, curé de Saint-Thurien ; fouillé, il est trouvé en possession de documents bien compromettants : passeports signés des chefs royalistes, et, ce qui est plus grave, une sorte

de tract appelant à la révolte à la veille du débarquement de Quiberon, parafé de Puisaye : « l'An I du règne de Louis XVIII » :

« Je m'empresse de vous apprendre, messieurs, que je viens de recevoir des dépêches d'Angleterre pour lesquelles S.M. britannique me fait informer qu'elle a reconnu Louis XVIII roi de France. Cette reconnaissance tant désirée vous annonce la nature et la force des secours de tous genres sur lesquels nous pouvons compter. Publiez et proclamez notre nouveau monarque, faites dire aux rebelles que tous ceux qui rendront des services, qui remettront des places, qui passeront sous nos drapeaux peuvent compter sur l'oubli du passé et sur toutes récompenses, faites agir vos intelligences et le premier port qui reconnaîtra Louis XVIII, le premier Corps qui se rangera à son service se couvrira de gloire. Que toute la province se lève et le triomphe de la religion, de la monarchie, de la paix sont assurés. »

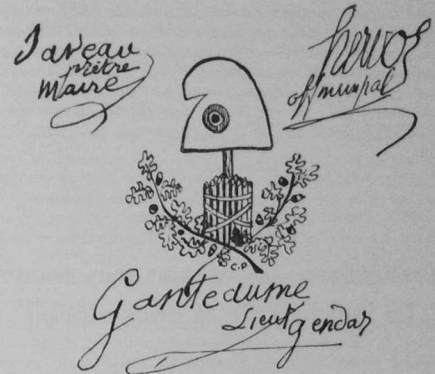
Le malheureux fut transféré à Quimper ; quant à son cheval confisqué « il sera remis à l'écurie de la gendarmerie, destiné à son service et nourri aux frais de la République » — Le maître ne fut sans doute pas longtemps « nourri aux frais de la République ! ».



Et pendant ce temps, pour faire oublier la désunion et la misère, les Clubs organisent des fêtes civiques comme celle que présida le Conventionnel GUERMEUR « en l'honneur de la juste punition des derniers tyrans, Robespierre et ses complices ». Mille fois on cria « Vive la République », « Vive la Convention » et on se donna « l'accolade fraternelle ».

Nombreux étaient alors les jeunes Quimperlois qui, cédant à l'appel aux Armes, s'étaient engagés dans l'armée. Le plus célèbre de tous fut CLAUDE HERVO. Fils d'un notaire de Quimperlé, clerc à Lorient, il fut un des premiers volontaires et participa aux grandes batailles de la Révolution ; mais, chef d'état-major de DAVOUST, général de brigade, puis baron d'Empire, il devait périr à LANDSHUT (Bavière) d'une balle autrichienne en 1809. Son père était, sous la Révolution, officier municipal ; sa famille continua à jouer un rôle important à Quimperlé au XIX<sup>e</sup> siècle. Une de nos places porte son nom.

*Her*



## La Population sous la Révolution

Quelle était alors son importance ? sans doute religieux et « ci-devants » sont partis, mais la ville était une Cité refuge et comptait alors un corps de troupes (de nombreux soldats vivent en famille, ou se marient avec des Quimperloises). Le chiffre donné pour le calcul des patentes en 1804 (4.435) devait être plus élevé en 1793 (peut-être 5.000 habitants, chiffre alors important pour une cité dont le commerce et les foires sont paralysés).

## L'Etat Civil

Il est curieux de constater, sous la Convention, combien la politique marqua de son empreinte le choix des prénoms enfants.

A côté des prénoms traditionnels, bien des pères (ou des mères) voulurent marquer leur enthousiasme pour les idées nouvelles, en affublant les nouveaux nés de prénoms inspirés de la propagande jacobine. Voici un *Le Pelletier* dont le père est capitaine dans les armées des côtes de Brest (on sait que *Le Pelletier* de Saint-Fargeau, conventionnel régicide, fut assassiné le soir de l'exécution de Louis XVI), deux BRUTUS, dont l'un est fils de l'instituteur, mais surtout une douzaine de « MONTAGNE », filles comme garçons, nés aussi bien dans la Haute Ville, dite alors la Montagne, que dans la Basse Ville, dite Egalité ; les parents des petits Montagne sont tous ou des militaires (souvent aux armées sur le Rhin ou en Vendée), des cabaretiers (le cabaret est souvent une annexe du Club) ou des artisans (serrurier, maçon, maréchal-ferrant...). Comme à Paris, les Jacobins se recrutent dans la classe moyenne. Cependant on a l'esprit bucolique car voici une petite Myrtille, et le romanesque, malgré

la dureté des temps, ne perd pas ses droits, car voilà un « AMANT, FIDELE, CONSTANT ». En revanche, sauf un MERRIEN et quelques CORENTIN, par de saints bretons protecteurs des petits républicains, mais des noms inconnus au paradis : FINISTÉRIENNE, JOYEUX... Hélas ! nombreux sont les enfants promis à une mort précoce ! Combien les vieillards sont rares ! et que de femmes mortes en même temps que leurs nouveau-nés ! la vie est sévère aux pauvres gens dans les périodes de tempête !

## L'EMPIRE :

### La paix religieuse - La renaissance économique La lourdeur de la conscription

Avant même l'arrivée au pouvoir de *Bonaparte*, la paix religieuse revient. Dès 1797, les sœurs de la Sagesse rejoignent l'hôpital, suivies bientôt par les *Ursulines* qui, en 1799, s'installent au Gorréquer puis, en 1803, grâce à la bienveillance des autorités, rachètent, pour une somme modique, leur ancien domaine. Bientôt les élèves affluent...

Monsieur HENRY, jadis Vicaire général de Mgr de la MARCHE (évêque de LÉON toujours émigré), devient curé de la paroisse unique de Quimperlé ; mais Sainte-Croix réparée, après qu'on en eut chassé le culte de l'*Etre Suprême*, devient la seule église paroissiale ; Notre-Dame est une simple chapelle où l'on prêche en breton. La pratique religieuse a repris (3,200 communicants sur 4,500 habitants à Pâques en 1804), on ressuscite la procession de saint ROCH. Le préfet, en échange de la protection impériale, voudrait qu'on consacrat l'église réparée à saint NAPOLEON, ce saint obscur, patron de l'Empereur. Mais le curé défend le culte traditionnel. On transige, et l'église est vouée à la fois à saint Napoléon et à la Sainte Croix. Le préfet, offre alors, pour orner l'église, une statue de Saint Napoléon (Qu'est-elle devenue ?).

Ni les Bénédictins, ni les Dominicains ne reviennent au bercail : l'Abbaye devient sous-préfecture, les Dames de la Retraite achètent l'ancien domaine des Jacobins ; onze religieuses de chœur s'y installent, presque toutes de bonne noblesse ; et elles reprennent les traditions de leurs maisons « qui contribuent si efficacement à la réforme des mœurs et sont un asile pieux pour les femmes et veuves d'officiers et autres dames peu fortunées ». Certes, les clientes ne doivent pas manquer à cette époque qui a bouleversé tant de fortunes !

Le Collège de Quimperlé, protégé par la Municipalité, s'établit dans l'enclos des Capucins ; dirigé par l'abbé de Calonne, il compte parmi ses professeurs l'abbé LE NIR, plus tard curé d'ARZANO, où devait le suivre son neveu, le poète Auguste BRIZEUX.

Mais la guerre continue aux frontières et l'Empereur a besoin de soldats ; il puise dans nos régions rurales. Les tirages au sort deviennent de plus en plus nombreux, bientôt les classes tout entières sont mobilisées, mais il faut, avec soin, noter les signalements précis des conscrits car nombreux sont les réfractaires qui se réfugient dans les hameaux

perdus ! Dans ces signalements, que de visages marqués par la petite vérole et que de tailles inférieures à 1 m 60 ! Et pourtant, malgré le départ des jeunes gars, on célèbre publiquement les victoires impériales ou la saint Napoléon par des danses, des luttes, des courses, des sonneries de cloches et des illuminations, sans oublier l'annonce publique « en français et en breton » des victoires impériales.

Avec la paix, la vie économique reprend. Préfets et Sous-Préfets encouragent la renaissance des foires qui sont fréquentées par les habitants des « *cy-devant provinces de Bretagne et de Normandie* ». A la demande du préfet, un tableau de ces foires est dressé. Ce sont les mêmes dates qu'à notre époque, mais combien les transactions étaient jadis plus importantes ! Le 29 septembre, pour la Saint-Michel, étaient vendus alors à Quimperlé : 900 chevaux, 3 à 400 bestiaux, 100 à 190 porcs, 10 à 12 tonneaux de grain... et la Foire de la Passion était encore plus fournie.

En même temps, des tanneries s'organisent sur le bord du ruisseau (aujourd'hui encore rue des Tanneries... disparues !), le port reprend son activité, ralentie cependant par le Blocus Continental et, avec le retour des châtélains, renaît la vie mondaine ; on refait même les armoiries de la rue du Château brisées sous la Révolution.



Place St Michel

## La Restauration 1814-1830

Mais le ROI revient, un immense *drapeau blanc* flotte sur Notre-Dame, une délégation de notables (parmi lesquels d'anciens prisonniers des ci-devant Ursulines) est reçue par Louis XVIII qui confère à ses membres l'*ordre du lys*. La roue tourne, les municipaux changent et prêtent serment. Lorsqu'en 1815, on apprend le retour de l'Usurpateur, le *Comte de Cornouaille* avec son armée de réfractaires occupe quelques temps la ville, mais le destin de la France se joue à Waterloo... La paix revient avec « *Louis le Désiré* », le clergé multiplie les processions, on dresse des croix, un libraire, converti lors de la grande mission, brûle publiquement des livres licencieux et, comme jadis « *la mort du tyran* » et *Austerlitz*, on fête la naissance du duc de Bordeaux (1820) : on distribue du cidre aux indigents, on danse place Impériale — pardon, Place Royale — on chante un *Te Deum*, on baptise une nouvelle place du nom du jeune prince et un grand bal est donné aux notables dans les salons de la sous-préfecture où le buste de Louis XVIII fait face à celui de son aïeul Henri IV (portant l'inscription « *il fut de ses sujets le vainqueur et le père* ») ; des guirlandes de verdure parsemées de lys ornent les murs et dans une adresse au roi on espère que « le fils du prince mort en héros et de l'auguste veuve, sera un digne rejeton de saint Louis et de Henri Le Grand ».

## Sous Louis-Philippe 1830-1848

Mais bientôt (1830) « *l'illustre rejeton* » accompagne en exil sa famille ; l'arrivée au pouvoir de Louis Philippe se traduit par un changement de sous-préfet, la démission du maire, M. de BOISGUEHENNEUC, et la substitution du drapeau tricolore au drapeau blanc ; la place du duc de Bordeaux devient la Place du duc d'Orléans, CUNY, le fils du directeur Girondin guillotiné en 1793, maire à la fin de l'Empire, écarté en 1815, reprend sa place et prête serment ; à l'instar de Paris, on installe une garde nationale où figurent le principal du collège, des professeurs à côté des marchands, du praticien, mais aussi des couvreurs et du limonadier. Le quai et la Place du Marché prennent le pas sur la rue du Château et la vie continue.

La nouvelle municipalité, sous le Roi Bourgeois, se préoccupe davantage du marché, des octrois, de la bonne gestion municipale mais aussi en 1832 des menaces de choléra morbides — on propose de stocker les médicaments et les civières, un membre plus avisé du Conseil songe surtout aux nettoyages des ruelles — Un précurseur de nos urbanistes ! Heureusement, ces précautions s'avèrent inutiles : Saint Roch a protégé Quimperlé !

## Quelques statistiques

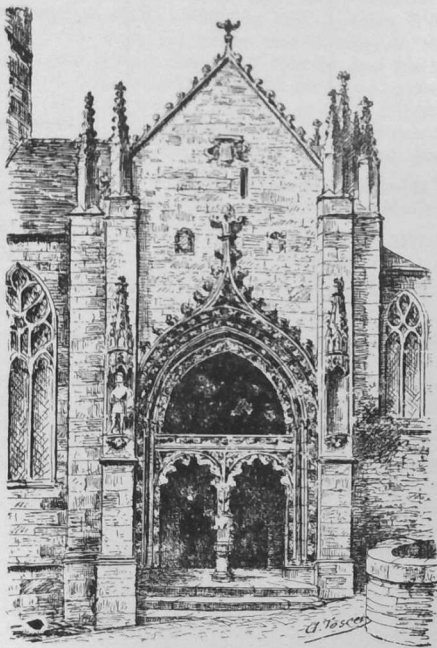
Voici quelques chiffres concernant la démographie de Quimperlé à cette époque — on sait que la ville comptait environ 5.500 habitants. Nous indiquons à titre de comparaison les chiffres de 1966 concernant uniquement la population domiciliée dans la commune (11.000 h.).

| Années                              | Naissances | Décès |
|-------------------------------------|------------|-------|
| 1836                                | 193        | 160   |
| 1837                                | 173        | 200   |
| 1838                                | 209        | 169   |
| 1839                                | 178        | 245   |
| 1840                                | 194        | 152   |
| 1841                                | 215        | 176   |
| 1842                                | 206        | 162   |
| 1843                                | 213        | 141   |
| 1844                                | 227        | 178   |
| 1845                                | 221        | 179   |
| Total . . . . .                     | 2.029      | 1.762 |
| Moyenne décennale .                 | 203        | 176   |
| Coefficient 0/00 h.                 | 36         | 32    |
| 1966 Total . . . . .                | 162        | 118   |
| Coefficients ..                     | 15         | 10    |
| France 1966<br>(coefficients) . . . | 18         | 10    |

Examinons de plus près les vieux registres *d'état civil* en prenant comme année de référence 1836. Le nombre des morts fut, cette année-là, un des plus faibles de la période considérée et cependant combien notre époque — du moins en France — est plus favorisée ! La *longévit* (ou moyenne d'âge des décès, aujourd'hui 70 ans en France), était en 1836 à Quimperlé de 41 ans (on songe à un village indien ou mexicain de 1967). Ce chiffre très bas (mais sensiblement égal à la moyenne française de l'époque) provient essentiellement des *décès d'enfants* : 40 bébés sont morts à la naissance ou avant l'âge de 1 an, soit 1/4 des décès et près de 1/5 des naissances ; 24 enfants disparaissent encore de 1 à 5 ans, mais, ensuite la *Faucheuse* s'adoucit ne prenant que 5 jeunes de 5 à 20 ans (une sélection impitoyable garde alors les plus robustes) ; les petits cercueils sortent surtout des maisons ouvrières, mais aussi de la rue du Château. En revanche, 57 adultes de 27 à 60 ans seulement vont rejoindre leurs cadets au cimetière de Saint-Avit (ou Saint-David). On constate, comme d'ailleurs partout, que l'hygiène, les progrès de la médecine ont surtout amélioré, de nos jours, la situation des enfants et des adolescents ; 34 Quimperlois, en 1836, ont atteint ou dépassé 60 ans, 6 vieillards, plus

de 80 : cinq femmes (3 dames nobles, une journalière, et la doyenne qui décède à l'hospice à 90 ans), un homme qui meurt à l'âge respectable de 81 ans, ancien marchand de toile, originaire de Lorraine, habitant le quartier aristocratique et que tout pourtant (son nom patronyme, ses prénoms, ceux de sa famille) désigne comme israélite.

Parmi les professions exercées par les morts ou par leurs pères, que de métiers aujourd'hui disparus avec eux ou transformés par la vie moderne : le perruquier, le postillon, l'appréciateur de denrées, les nombreux tanneurs, le sabotier, le blatier (marchand de farine) !... Mais une profession traduit la misère des temps, celle des MENDIANTS inscrits 10 fois à l'état civil des décès; (on sait aussi qu'en 1817, ils étaient 343); on écartait les mendiants étrangers en donnant à ceux de la commune une médaille portant le nom de la ville et un numéro; le plus souvent ils sont fils, époux, pères et mères de mendiants; on songe à ces vieilles gravures qui les montrent, assis face à face, sur les bancs de pierre du porche de Notre-Dame, aux places qu'on se transmettait comme de précieux héritages.



Pour les naissances, combien rares sont les signatures des témoins dans les milieux populaires, et quand elles existent, qu'elles sont maladroites ! Comme aujourd'hui, ce sont les pauvres qui ont le plus d'enfants

et la proportion des bébés « nés de père et de mère inconnus » est forte; la plupart ont été trouvés par le jardinier, à la porte de l'hospice; le registre contient alors la description minutieuse des vêtements de l'enfant. Hélas ! pas de robe de dentelle ou de bijoux comme dans l'attendrissante histoire d'Hector Malot, « Sans Famille », mais « une camisole de basin, une mauvaise chemise, un bonnet d'indienne jaune, un morceau de tablier de berlinge... le tout en très mauvais état ». L'enfant est « naissant » ou « âgé de quelques jours », parfois un papier d'une écriture maladroite, indique un prénom, la date du baptême clandestin... l'enfant est remis à l'hospice après que le scribe lui a donné un nom de famille (!) le plus souvent de la plus haute fantaisie (il ne fallait sans doute pas qu'on puisse plus tard confondre le petit malheureux avec le membre d'une famille honorable). On ajoute le ridicule à la détresse en nommant l'enfant d'après les inventions récentes *Céférifer, Véloditer ou bien Océan, Zodiac, Cassandre, Faust ou Macaire ou du Panier, comme cette petite exposée dans un panier* ! Nous savons que vers 1850 l'hospice abritait 60 de ces pauvres épaves.

Dans les familles bourgeoises, la fantaisie, elle, se donne libre cours dans le choix des prénoms : pas de saints bretons pour protéger les petits, sauf Corentin et Yves (Gurloës et Guthiern, patrons de la Cité, sont bien oubliés) mais *Alousia, Cosman, Pelage, Isidorinet, Euloge, Hilariette, Emerantienne et Ysmaria* voisinent avec *Pélagie, Barbe ou Jaquette* ou bien on s'appelle Louis, Marie ou Mathurin tout simplement comme notre MATHURIN FURIC.



**MATHURIN FURIC**  
dit MATILIN AN DALL  
(MATHURIN L'AVEUGLE)

**Le fameux sonneur de Bombarde**  
(1789-1859)

Il naît en 1789, dans une maison de la place au Soleil (sous la Révolution, Place de la République) où une plaque a été apposée récemment; en 1795, à l'âge de 6 ans, il est mis à l'hospice : « le 3 Messidor an III, sur l'observation faite par le Maire que Françoise DROUALIN, femme d'Yves FURIC, petite mercière fort pauvre demeurant dans cette commune, Place de la République, avait un fils nommé MATHURIN, âgé de 6 ans, aveugle depuis la petite vérole, qu'elle désire faire mettre à l'hôpital, arrête que l'économiste sera invité à le faire mettre au nombre des pauvres ». Il devait devenir « le plus grand sonneur de bombarde de tous les temps » (on sait que la bombarde est l'instrument qui accompagne le biniou). De nombreux airs bretons qu'on chantait jadis dans les noces et les pardons, qu'on chante aujourd'hui dans nos fêtes folkloriques, lui sont attribués, dont le fameux air de gavotte qui porte son nom... Sa renommée franchit même les frontières de la Bretagne puisqu'il fit un voyage à Paris, en costume breton, parut sur la scène, fut même reçu

par le roi Louis-Philippe... Le petit misérable de l'An III avait fait du chemin... Il devait mourir dans cet hospice où sa mère l'avait placé jadis : « *Mathurin Furic joueur de hautbois est décédé ce jour 14 septembre 1859...* ».

Sans doute était-il déjà le meneur des foules qui se rendaient à TOULFOEN, ce pardon champêtre dont on ne connaît pas l'origine : peut-être les anciens Celtes allaient-ils honorer les arbres, et la tradition persista-t-elle comme du temps de Jeanne d'Arc pour l'arbre des Dames... On raconte aussi que MAURICE, le pieux moine bernardin du Couvent de Carnoët, fut à partir du XI<sup>e</sup> siècle vénéré par la ferveur populaire... Ce précurseur du Poverello fraternisait avec les bêtes ; un jour, dit la légende, que les oiseaux ravageaient les champs de son père, il leur fit un beau discours, comme saint François aux hirondelles, et les enferma dans une grange. Les pèlerins allaient, le lundi de la Pentecôte, vénérer les reliques du saint ; les marchands d'oiseaux, à l'orée de la forêt, à TOULFOEN, vendaient aux « *pardonneurs* » des chanteurs captifs qu'ils rapportaient en souvenir. Mais Matilin n'est plus là pour nous raconter ce que fut jadis TOULFOEN et les registres tenus par des intellectuels ne disent rien de ces fêtes populaires.



Un homme, cependant, se vantait de son amitié avec « MATILIN AN DALL », car Mathurin, comme Marie, c'était pour lui la Bretagne, le poète BRIZEUX :

« Vieux Mathurin l'Aveugle, allons, prends ta bombarde,  
« Place-toi sur la porte et pour moi joue un air  
« Quand je traverserai le pont du Gorré Ker. »

## BRIZEUX - Le Chantre de la Bretagne - Le Poète Romantique

BRIZEUX naît à LORIENT en 1803 ; il perd de bonne heure son père, et sa mère, malgré sa tendresse, se sépare de lui pour le remettre aux soins de son oncle, l'Abbé LE NIR, alors professeur au Collège de Quimperlé ; lorsque le prêtre fut nommé curé d'ARZANO, l'enfant (il avait alors 8 ans) le suivit avec d'autres écoliers, et c'est entre ARZANO et QUIMPERLÉ que devait s'écouler l'adolescence du poète ; vie douce où l'on étudiait VIRGILE dans les paysages bucoliques. BRIZEUX a toujours eu la nostalgie de ses années d'enfance bretonne :

« Humble et bon vieux curé d'ARZANO, digne prêtre,  
« Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,  
« Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,  
« N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers ?  
« Hélas ! je fus l'un d'eux ! dans ma douleur présente,  
« J'aime à me rappeler cette vie innocente...  
« Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte  
« Mourez dans la maison ou votre mère est morte. »

C'est à l'ombre du clocher d'ARZANO, au bord du Scorff, près du Pont Kerlo, que devait s'épanouir « le vert paradis des amours enfantines » de Brizeux et de sa petite compagne de catéchisme, l'humble paysanne, MARIE :

« Dans ma quinzième année  
« Enfant j'étais alors, mais les jours et les ans  
« Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfant. »

Dans son village, il rencontrait la jeune fille, et la maison du Moustoir lui rappellera toujours les doux moments passés près de Marie filant au rouet :



« O Maison du Moustoir, Combien de fois la nuit  
« Où quand j'erre le soir dans la foule et le bruit  
« Tu m'apparais... »

Mais la vie les sépare, Marie est bientôt épouse et mère, le neveu du recteur part étudier à Vannes puis à Paris, et, là, il se joint au mouvement romantique : Sainte-Beuve sait apprécier le charme délicat du poète, il est reçu par V. Hugo, devient l'ami intime de Vigny ; il garde cependant la nostalgie de la Bretagne que personnifie la jeune paysanne à qui il consacre son œuvre : MARIE (1831) :

« Celle pour qui j'écris avec amour ce livre  
« Ne le lira jamais : quand le soir la délivre  
« Des longs travaux du jour, des soins de sa maison,  
« C'est assez à son fils de dire une chanson,  
« D'ailleurs en parcourant chaque feuille légère  
« Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère,  
« Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,  
« Et parle seulement la langue du pays... »

« MARIE » est suivie d'autres œuvres : les BRETONS, LA HARPE D'ARMORIQUE consacrées à son pays natal où il revient souvent. Il a des amis à Quimperlé, à Scaër, à Clohars ; certains de ses compagnons du presbytère d'Arzano ont suivi dans sa vocation l'oncle LE NIR et sont

curés dans les environs. Alors quelle joie, ces retrouvailles !

« Bourg d'Ellé, je reviens  
« Saluez votre Barde... »

Il célèbre la région avec des accents lamartiniens :

« Sans cesse on ne voit et l'on n'entend chez nous  
« Qu'eaux vives et ruisseaux et bruyantes rivières,  
« Des fontaines partout dormant sur les bruyères,  
« L'Ellé plein de saumons et son frère l'Isolé,  
« De Scaër à Quimperlé coulant de saule en saule  
« Et de là pour aller ensemble à Lothéa  
« Formant de leurs beaux noms le doux nom de Leta. »

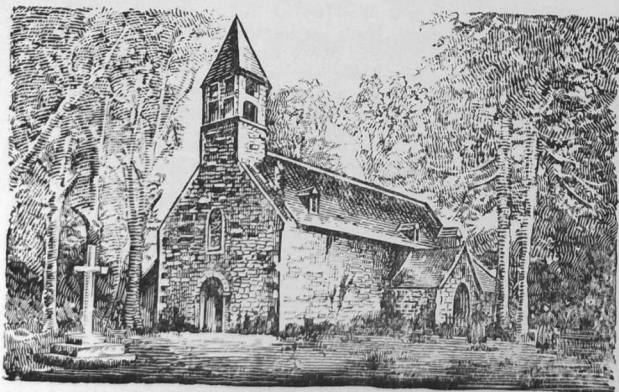
Cependant l'Italie l'attire aussi, il traduit Dante, séjourne à Florence, mais il n'oublie pas sa Bretagne :

« Des villes d'Italie où j'osai jeune et svelte  
« Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte  
« J'arrivais plein des feux de leur volcan sacré...  
« Mais dès que je sentis, O ma terre natale,  
« L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,  
« Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer...  
« Mon instinct l'emporta, je redevins barbare  
« Et j'oubliai le nom des antiques héros  
« Pour chanter le combat des loups et des taureaux. »

« Dans les vallons, sur les montagnes,  
« J'irai, suivant partout les rives du Léta  
« Et les tristesses, mes compagnes  
« S'adouciront dans ces campagnes  
« Salut à ton clocher ! Salut cher Lo-Théa ! »

Mais c'est, loin du Leta (Laïta) qu'il devait mourir, usé par la tuberculose, en 1858 à Montpellier chez un ami ; il pensait que le doux climat du midi guérirait son mal. Hélas ! il n'a pu accomplir son vœu :

« J'irai, j'irai revoir les saules du Leta  
« Et tes bois, O Keblen, et ceux de Lothéa. »



Un contemporain de BRIZEUX, comme lui devait s'attacher au passé de « la terre de granit recouverte de chênes » : THÉODORE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.

Il naquit le 7 Juillet 1815, dans une famille de gentilshommes, et, comme il se doit, rue du Château. Comme beaucoup de hobereaux, il maniait fort bien la langue bretonne, celle de sa nourrice, et de ses paysans ; à ses yeux, ce n'était pas un vulgaire patois mais la noble langue des ancêtres ; aussi prit-il plaisir, dès son jeune âge, à recueillir des mendiants errants, des tisserands, des vieilles femmes, quelque « gwerz » ou légende liée à l'antique histoire de la Bretagne. Sans doute, ce gentilhomme lettré, nourri d'Homère et de Virgile, ajouta-t-il quelques images ou quelques vers de son cru aux poèmes celtiques, et l'authenticité de son œuvre, le BARZAZ BREIZ (1839) est fort discutée, mais elle eut le mérite de mettre à l'honneur la langue bretonne et de montrer la parenté des anciennes terres celtiques. Retiré dans son manoir de NIZON, possesseur de KERANSQUER à Quimperlé, il mourut en 1895.



Pendant que Paris célébrait « l'Ossian français », que George Sand proclamait avec quelque exagération le « Barzaz BREIZ plus grand que l'Iliade », la Bretagne le méprisait ou l'ignorait : « M. de la Villemarqué est complètement inconnu ici » écrit le Sous-Préfet de Brest, « le nom de la Villemarqué rencontre peu de sympathie » ajoute celui de Quimperlé. Notre ville allait le prouver lors des élections de 1849. Les Parisiens avaient conquis le Suffrage Universel, la II<sup>e</sup> République était née au milieu des difficultés politiques et sociales et faisait appel au Suffrage populaire pour l'élection à la Législative. La Villemarqué se présenta sur la liste finistérienne des 13 candidats républicains modérés « je n'ai qu'un désir, c'est de consacrer tout ce que Dieu m'a donné de cœur, d'intelligence, de dévouement, à décourager les ennemis de l'ordre, à raviver le commerce, à réveiller l'industrie, à rétablir la confiance... ». Cette éloquence rencontra un échec piteux, La Villemarqué eut presque partout « la lanterne rouge » : 35 voix seulement dans le canton sur 3.000 votants — Il est vrai qu'il y avait eu plus de 50 % d'abstentions (que pouvaient faire d'un bulletin de vote les pauvres illettrés ?). D'autre part, dans toutes les classes, on se méfiait de ce gentilhomme, républicain de fraîche date, puisqu'en 1843 il avait rencontré à Londres le prétendant légitimiste, « l'enfant du miracle » de 1820, et lui avait dédié un des poèmes du Barzaz Breiz.

Il pouvait se consoler en songeant que Chateaubriand, la gloire de la Bretagne, l'illustre Vicomte qui venait de s'éteindre, n'avait pas eu plus de chance à Quimperlé comme candidat député, en 1834 ; la ville avait préféré à l'auteur du « Génie du Christianisme », un conseiller d'Etat, protégé du gouvernement, et originaire... du Mâconnais ! Nul n'est prophète en son pays.



Mais, esprit généreux, chrétien sincère, La Villemarqué s'attacha à lutter contre la misère des artisans et des paysans et à cultiver l'amitié. Installé au manoir de Kerbertrand, il y reçut en 1850, OZANAM, le savant historien, qui voulait, dans ses Conférences de Saint-Vincent de Paul, réunir par des liens fraternels, dans la vraie charité, riches et pauvres, savants et ignorants, étudiants et ouvriers. Il n'eut pas de mal à convaincre La Villemarqué de fonder une filiale à Quimperlé ; le projet aboutit en 1854, de sorte que notre ville possède une des plus anciennes « Conférences » de France ; depuis plus d'un siècle, fidèle à l'esprit de son fondateur, elle a soulagé bien des misères.

Mais les deux amis, en historiens savants, parlent aussi du passé breton, sous les arbres de Kerbertrand :

« Fred, écrit M<sup>me</sup> OZANAM, après avoir été sevré de conversations érudites, a trouvé à qui parler et ces messieurs se font mille confidences sur les Bardes, les Barbares et les Germains. Heureusement, M<sup>me</sup> de la Villemarqué et moi nous nous entendons bien sur d'autres sujets. »

Pendant ce temps, trois enfants jouaient : Marie OZANAM et les deux petites de LA VILLEMARQUÉ.



## Le Second Empire L'aube d'un monde nouveau

1848 avait quelque temps soulevé l'enthousiasme des bourgeois libéraux tandis que le peuple restait passif et que les gentilshommes affirmaient, comme leurs ancêtres de 93, leur fidélité au roi légitime. Mais les journées de Juin éclatent à Paris, la propriété semble menacée, on s'inquiète, chez les possédants, à Quimperlé comme ailleurs, d'autant plus que les nouvelles arrivent déformées (il y a cependant des journaux, un cabinet de lecture, une société de pensée). Le 23 Juin, quinze citoyens « partent volontairement pour Paris pour soutenir l'ordre et combattre l'anarchie au péril de leur vie » ; et on inscrit à leur retour leurs noms sur le registre municipal « comme ayant mérité de Quimperlé et de la Patrie » — il y avait parmi eux, un clerc, un peintre, un menuisier et... un écolier ! (belle école buissonnière !). —

Mais à Paris, profitant de la situation, un Bonaparte (encore) prend le pouvoir. Guère d'enthousiasme pour le régime nouveau dans le Finistère : lors de l'élection présidentielle, Cavaignac avait obtenu 58.600

voix et Louis Napoléon 43.000 seulement, alors que la France ne donnait au premier que 1 million 1/2 de voix contre 5 millions 1/2 au neveu de l'Empereur. Au plébiscite de 1852, le Finistère arrivait en queue de liste pour le nombre de oui accordé au futur Napoléon III ; l'opposition unie des républicains, des paysans et des nobles légitimistes avait fait pièce à « l'Usurpateur » parjure.

Quimperlé, devant le coup d'Etat, reste passif ; le nouveau régime est seulement, pour la bourgeoisie, un barrage contre l'anarchie, la municipalité nouvelle adresse, dès le 31 décembre, une motion à celui qui sera bientôt l'Empereur Napoléon III : « Vous avez sauvé la France en réprimant les PASSIONS ANARCHIQUES qui méditaient la ruine du pays par le bouleversement de la Société ». Le maire est désormais BRÉART de BOISANGER, ami de La Villemarqué, qui entre au Conseil — on sait cependant que La Villemarqué, avec ses amis les catholiques sociaux, fut bien réticent devant la politique impériale. —

Cela n'empêche pas le Conseil de songer aux intérêts de la Cité et, lorsqu'en 1858, se rendant de Lorient à Quimper et Brest, l'Empereur passe à Quimperlé, nos édiles souhaitent le recevoir dignement, afin d'exposer leurs besoins et surtout d'obtenir une subvention pour la réparation de l'église Sainte-Croix. Mais, à la grande colère du curé, M. Mazé, à la tête de la paroisse de 1834 à 1869, le cortège, pressé, passe sans s'arrêter : il en résulte un échange de lettres d'un ton assez vif entre le curé et son évêque jugé responsable de ce contretemps.

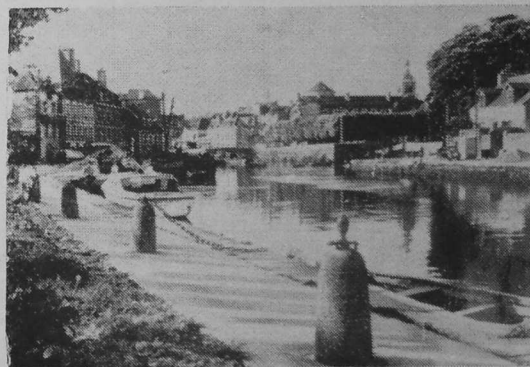


PHOTO MAURICE GOURRIER, QUIMPERLÉ

« QUIMPERLÉ, ATTACHÉ DEPUIS LE MOYEN AGE ENTRE LES RUISSEaux DONT IL GAZOUILLE ET S'EMPERLE EN UNE GRISAILLE PAREILLE A CELLE QUE DESSINENT, A TRAVERS LES TOILES D'ARAIGNÉES D'UNE VERRIÈRE LES RAYONS DU SOLEIL CHANGÉS EN POINTES ÉMOUSSÉES D'ARGENT BRUNI ».

MARCEL PROUST.

Cependant l'époque voit commencer l'ÈRE DU PROGRÈS INDUSTRIEL, le monde moderne commence : en 1858 on établit à Quimperlé un bureau de télégraphe, on éclaire la Cité « au schiste » (pétrole) après

accord avec une entreprise parisienne (il y a maintenant 25 réverbères). Le Sénateur SAVARY fonde une fabrique de machines agricoles, tandis qu'au LÉZARDEAU une école vise à former des cultivateurs experts... Mais pendant ce temps, le port s'étiole : la passe du Pouldu devient plus difficile, le tirant d'eau des navires augmente tandis que la rivière s'ensable de plus en plus et puis Lorient se développe aux dépens de sa voisine... Le Comte du COUEDIC, député, et le maire, multiplient les démarches auprès du ministre pour qu'on diminue les taxes, qu'on supprime à l'entrée du Pouldu les coûteux droits de pilotage ; les capitaines de bateaux marchands abandonnant de plus en plus le port qui ne leur offre guère que du bois « *dernée encombrante au fret élevé* », les édiles demandent que le trafic soit autorisé, « *avec un simple rôle de pêche... au moins après demande* ».

La population pauvre de Quimperlé ne semble pas avoir encore bénéficié des progrès économiques : en 1860, 2.000 personnes sont inscrites au bureau de bienfaisance, la salle d'asile abrite plus de 200 enfants, l'hospice, une centaine de vieillards et 60 à 80 enfants trouvés.

### Statistiques Démographiques

| Années                             | Mariages | Naissances | Décès |
|------------------------------------|----------|------------|-------|
| 1856                               | 51       | 194        | 254   |
| 1857                               | 48       | 254        | 257   |
| 1858                               | 51       | 192        | 170   |
| 1859                               | 54       | 252        | 194   |
| 1860                               | 53       | 219        | 172   |
| Moyenne . . . . .                  | 51       | 222        | 209   |
| Coefficient pour<br>1.000 hab. . . | 8        | 37         | 35    |

La variole aussi fait toujours des victimes, car dans le peuple on ne se résout pas à la vaccination, malgré les démarches des préfets et des maires, les brochures de propagande rédigées en breton, la gratuité de l'opération depuis 1851 — il faudra attendre 1903 pour que la vaccination devienne obligatoire. —

Beaucoup de femmes meurent en couches avec leur enfant. Les Préfets et les maires, comme sous Napoléon I<sup>er</sup>, donnent des conseils d'hygiène, choisissent avec soin des femmes « sages et honnêtes » (qu'on soumet à Quimperlé au serment) pour présider aux accouchements. L'obligation de secourir les malheureux grève le budget municipal ; l'hospice connaît des difficultés financières malgré le dévouement des notables, d'impôts légers, une loterie. Un procès est intenté à la Compagnie d'Orléans pour occupation abusive d'un de ses terrains lors de la construction du chemin de fer. Ce n'est pas le moment de souscrire aux œuvres de Monsieur de Lamartine « *si recommandables qu'elles soient* ». D'ailleurs un grave problème se pose aux édiles : l'état de plus en plus vétuste de la vénérable église Sainte-Croix.

## La Restauration de l'Église Sainte-Croix



Depuis l'époque révolutionnaire, malgré les travaux exécutés sous l'Empire, l'église menace ruine. Elle avait pourtant fait l'admiration de FLAUBERT lorsqu'en 1847 « *au hasard des routes, au hasard des gîtes, à travers la nature* » il visitait la Bretagne en partie à pied (il avait alors 26 ans) avec son ami MAXIME DU CAMP. Dans son œuvre « *Par les Champs et par les Grèves* » il décrit ainsi l'ancienne abbatale :

« Cette église Sainte-Croix est une belle église romane du XI<sup>e</sup> siècle... la lumière arrivant d'en haut par de longues fenêtres étroites, descend presque perpendiculaire comme le jour des ateliers et déverse sur vous une sérénité blanche et pacifique. Ce n'est pas le christianisme rêveur de l'ogive avec le souffle mystique des cathédrales gothiques ; c'est plus reculé, plus latin, d'une théologie plus primitive, d'une poésie plus chaude ; on se rappelle le cloître d'Arles et les grands conciles carlovingiens.

« Elle était pleine. Tout le monde priait, nous seuls regardions. La foule chantait avec une voix grave... cela sortait comme d'une seule poitrine, un immense cri d'amour. Les femmes agenouillées à une même place, inclinaient la tête sous leur bonnet blanc ; on n'en pouvait voir le visage, mais on voyait leurs dos courbés ensemble et la file de leurs mains jointes.

« Les hommes étaient debout, assis à toutes les places... c'étaient des figures graves sous de longs cheveux bruns, de rudes regards plus fauves que la lande... ils étaient beaux ces hommes, beaux parce qu'ils étaient vrais et dans la simplicité de leurs costumes faits à leur taille, aptes à leurs corps, pliés selon le travail de leur vie et dans la bonne foi de leur croyance qui s'exhalait dans cette église faite pour elle, restes derniers d'une nationalité complète qui s'efface sans métamorphose et disparaît sans transition ainsi que les feuilles de l'if qui tombent sans jaunir. »

Malheureusement, la réparation de l'église « *orgueil de notre ville* » aggrave les charges financières de la cité. On multiplie les démarches auprès des Beaux-Arts, auprès de l'Empereur ; Mérimée, chargé de l'inspection des Monuments historiques, admire et part... va-t-il intervenir ? Il a intérêt alors à ménager les catholiques, inquiets de son intervention en Italie, l'Impératrice est sollicitée, l'évêque agit (il vient d'achever la construction des tours de sa cathédrale, à Quimper) et enfin les subsides tant attendus arrivent : l'église est réparée, le clocher se redresse, quadrangulaire et lourd. Hélas ! les réparations étaient à peine achevées, on venait d'enlever les échafaudages, le 21 Mars 1862, que des lézardes se dessinent : maire et curé font évacuer l'édifice mais, presque aussitôt, c'est la chute brutale de la tour qui écrase la partie centrale de l'église, entraînant la démolition de deux maisons voisines, ensevelissant cinq personnes. Tout le monde accourt : un marin, un ouvrier employé à la construction de la ligne de chemin de fer, réussissent à dégager deux blessés, mais les trois autres gémissent sous les pierres... le prêtre accouru prononce les paroles de l'absolution, les assistants disent ensemble les psaumes des agonisants... c'est la catastrophe : la Basse Ville n'a plus d'église paroissiale — Pendant quelques années on célèbre le culte dans l'ancienne « cohue » (halle) située sur l'emplacement actuel

de l'école Sainte-Croix. Cependant, après l'enterrement des victimes, en présence du préfet, de l'évêque, du clergé, de toute la population, la recherche des responsabilités, il faut songer à rebâtir ; cette fois, les démarches aboutissent plus vite et la reconstruction de l'église se poursuit de 1864 à 1868 ; enfin, le clocher, reconstitué pierre à pierre, se dresse dans le jardin du presbytère où on peut toujours le voir, à l'entrée de la rue Ellé, à distance respectueuse de l'église : il ne risque plus d'écraser les fidèles !

Pendant que s'effondrait l'église Sainte-Croix, symbole de l'origine ancienne de la ville, la révolution économique atteignait Quimperlé : en effet 1862 voyait inaugurer LE VIADUC. Si vous désirez des chiffres : 157 m. de long, 7 arches ayant 15 m. d'ouverture, hauteur 31,50 m., prix de revient 494.500 francs (or naturellement) ; la Compagnie d'Orléans pouvait être fière de son viaduc ! — On avait préféré au parcours par la côte Moëlan-Concarneau le trajet plus direct Lorient-Quimper par Quimperlé. Combien notre cité peut être reconnaissante aux ingénieurs du Second Empire : la voie ferrée va entraîner le réveil de la ville et de la région ; les engrais chimiques vont enrichir la terre, les produits étendront leurs zones de vente et bien des bretons vont quitter leur pays pour la Capitale, laissant à ceux qui restent, une vie plus facile, des salaires plus élevés.

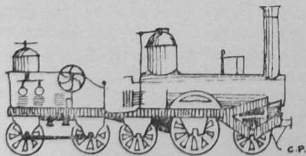
« La distance et le temps sont vaincus » écrit Vigny, et Brizeux se fait l'écho de son ami :

- « Voici le dragon rouge annoncé par Merlin.
- « Il vient, il a franchi les marches de Bretagne,
- « Traversant le vallon, évençant la montagne,
- « Passant fleuves, étangs, comme un simple ruisseau,
- « Plus rapide nageur que la coulèvre d'eau...
- « Bientôt ils descendront dans les places des villes,
- « Ceux qui, sur les côteaux, chantaient, gais chevriers,
- « Vendant leurs livres mains à des travaux serviles,
- « Villageois enlaidis vêtus en ouvriers... »

Arrêtons-nous en 1862 avec l'inauguration de la gare et du viaduc. C'est le début de ce qu'on a appelé la RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ; si, bientôt, à Quimperlé, le port de commerce disparaît, si les foires déclinent, des usines modernes remplacent les vieilles tanneries, les fils des arrière-petit-fils des pauvres journaliers emplissent nos écoles et si le chemin de fer entraîne vers les « villes tentaculaires » nos jeunes gens, ils reviennent avec le flot des touristes goûter le charme de notre région :

- « C'est ici le printemps celtique
- « Où l'âme des eaux et des bois
- « S'épanouit en flux mystique
- « A l'arche même de la Croix... »

Anatole Le Braz.



Ruines Saint Colomban

## TABLES DES MATIÈRES

|  |    |
|--|----|
| A mes lecteurs . . . . .                   | 3  |
| Situation et site . . . . .                | 5  |
| Vieilles légendes . . . . .                | 5  |
| Histoire de l'Abbaye . . . . .             | 7  |
| Les Guerres d'autrefois . . . . .          | 8  |
| Vue Quimperlé 1697 . . . . .               | 9  |
| Dominicains - Capucins . . . . .           | 10 |
| Ursulines . . . . .                        | 10 |
| Claude Lancelot . . . . .                  | 10 |
| Du Couëdic . . . . .                       | 10 |
| La Révolution . . . . .                    | 11 |
| La Chouannerie . . . . .                   | 13 |
| Claude Hervo . . . . .                     | 14 |
| La population sous la Révolution . . . . . | 15 |
| L'Empire . . . . .                         | 16 |
| La Restauration . . . . .                  | 18 |
| 1836-1845 - Démographie . . . . .          | 19 |
| Mathurin Furic . . . . .                   | 21 |
| Toulfoën . . . . .                         | 22 |
| Brizeux . . . . .                          | 22 |
| La Villemarqué . . . . .                   | 25 |
| II <sup>e</sup> Empire . . . . .           | 26 |
| 1856-1860 - Démographie . . . . .          | 28 |
| Restauration de Ste Croix . . . . .        | 29 |

Imprimé en France

IMPRIMERIE DE L'ABBAYE, PLACE HERVO, QUIMPERLÉ

Tirage : 3.000 exemplaires — Dépôt légal : 3<sup>me</sup> trimestre 1967

